

Colette Soler

Préalables

L'expression « traitement des corps » suppose par hypothèse que les corps ne sont pas simplement déterminés par la machine vivante de l'organisme. C'est le postulat de la psychanalyse lacanienne : il y a une fabrication des corps par voie langagière, et l'inconscient générateur de symptômes découvert par Freud est langage. Pas moyen donc d'inviter le neuro-comportementaliste à nos débats, à moins que ce soit comme repoussoir... mental, pour faire valoir le contraste.

Mais quelle est la question portée par le titre ? À l'évidence, celle du changement des individus assujettis au capitalisme après plus de trois siècles de son existence. Plus implicitement pourtant, cette question en cache une autre, celle du pouvoir du discours analytique dans ce contexte. Depuis l'origine en effet, le dispositif freudien prétend résoudre des problèmes de corps, ceux nommés symptômes sexuels du temps de Freud – que Lacan les ait rapportés au sujet de la parole n'y change rien.

On voit donc d'où la question se pose : elle vient de l'inquiétude quant à l'avenir de la psychanalyse, car les deux traitements de corps, par le capitalisme et par la psychanalyse, s'affrontent. Elle-même a d'ailleurs changé déjà depuis l'émergence de l'enseignement de Lacan, qui non seulement s'est imposé à un nombre toujours plus grand de psychanalystes, eux-mêmes toujours plus hétérogènes, mais qui de son propre mouvement n'a pas cessé d'évoluer et spécifiquement sur la question de son pouvoir sur les symptômes de corps – nous disons de jouissance.

Les corps déjà traités

Comment répondre à la question du traitement des corps dans l'époque, si ce n'est à partir de ce que nous recueillons dans le dispositif de l'analyse quant à la vérité des jouissances. Mieux vaudrait donc éviter tout redoublement du discours de l'époque sur la même question (combien de dictionnaires sur le corps dans les dernières années ?), et ne pas oublier que ce qui s'observe, que les médias relèvent (pour la surface, tatouages, régimes et

chirurgies, et pour les pratiques, la dénормativation des jouissances, etc.) et qui est à la portée de tous, psychanalystes compris, ne relève pas du savoir analytique.

Je pars de ceci, la psychanalyse reçoit les corps déjà traités par le discours de leur temps et ils sont solidaires de la grande « clameur » de l'humanité. Or, si les *habitus* des corps traités changent selon les cultures, l'observation en atteste, la clameur, elle, demeure. Dès lors, la question pour le psychanalyste, au-delà de toute fascination pour le descriptif des changements, est de savoir ce qui, du corps, fonde la constante de la plainte qu'on lui adresse au départ et qu'il a le « devoir d'interpréter » pour la changer.

Qu'en dit-elle, de ces corps déjà traités, c'est-à-dire pliés au lien social, disons socialisés ? De Freud à Lacan, la psychanalyse s'est faite lectrice de l'époque, et une conception des corps socialisés s'y est mise au point ¹. Cette lecture commence chez Freud par une dénonciation du refoulement sexuel qui y opère, qui serait à l'origine des symptômes et que la psychanalyse tenterait de lever ; elle se poursuit chez Lacan avec l'hypothèse structurale de l'effet négativant du langage, qu'il substitue à la première hypothèse freudienne sur la répression sociale, ce qui change le statut du symptôme ; elle en est aujourd'hui chez certains, cinquante ans après la mort de Lacan, plutôt à une dénonciation de l'inverse, un manque de refoulement dit-on parfois, ou un trop de jouissance, tandis que Lacan y lit juste le contraire, la « soif du manque-à-jouir ² ». Peut-on faire le bilan de ces lectures plus d'un siècle après ? Ce pourrait être l'un des fruits de notre Rendez-vous. Le champ est vaste : qu'en est-il, avec Lacan, de la loi de limitation de la jouissance, de son origine, de son signifiant majeur le Phallus, de son aménagement secondaire par le discours avec ses signifiants maîtres, de la fonction de ses formes symptomatiques, etc. ? Je peux dire etc., car toute la théorie analytique porte en fait sur l'impuissance où sont ces corps mis au pas des liens sociaux à satisfaire les sujets. C'était le cas en 1900, ça l'est encore en 2020. C'est ce qui ne change pas. Qu'en est-il dès lors des effets propres du capitalisme et du remaniement des liens sociaux qu'il génère ?

Le capitalisme, ce qu'il ne traite pas

Le thème de la nouveauté fleurit, nouvelles formes symptomatiques (orales, perverses et trans), nouvelles images (tatouées ou chirurgiquées), nouveaux idéaux du corps et de leurs relations en réseaux, et ainsi de suite, mais quelles avancées peut-on en espérer pour les êtres qui se définissent

d'être parlants ? La clameur montante n'est guère prometteuse, et impose au psychanalyste d'en rendre compte s'il veut se faire partenaire de ces sujets dits, eux aussi, nouveaux.

Je vais au fait : comment le capitalisme traite-t-il les corps ? À certains égards on pourrait penser qu'il en prend soin plus que jamais, liberté de mouvement, moyens de déplacement inédits, médecine en progrès, chirurgie de pointe, prévention, assistance... Mais c'est le publiciste qui parle là. À entendre la clameur, demandons-nous plutôt ce qu'il ne soigne pas et que les autres discours soignaient peut-être un peu mieux. Eh bien, il ne soigne pas justement ce que la psychanalyse a tiré au clair, le fait que les corps, en tant que tels et pas seulement ceux du capitalisme, sont « prolétaires », n'ont rien pour faire lien social de leur jouissance, selon la thèse de Lacan. Ils relèvent de l'Un. Un lien social de suppléance, c'est ce que les discours fournissaient aux corps prolétaires, tandis que le capitalisme, lui, ne fournit plus que les réseaux et connections multiples bien capables de délocaliser les sujets, mais pour ce qui est des corps qui pèsent et tiennent de la place, sa grande ressource semble bien se réduire à la ségrégation avec ses murs.

On est là sur la frontière entre d'un côté ce qui ne peut pas changer, soit « le réel de ce qui se fait jour dans le langage ³ » qui est pour tous les parlants de tous les temps et qui au fond définit l'humain, et de l'autre ce qui fluctue, l'effet de discours, *hystorique*. Impossible en tout cas avec notre thème de ne pas remettre sur le chantier la question de la définition et du destin du lien social dans le capitalisme puisqu'il n'est pas de société, même capitaliste, sans quelque lien social.

La corpo-rection

Je m'arrête maintenant aux moyens. Pas de doute, les corps se socialisent par tout ce qui se nomme éducation, ça commence avec la famille, mais ça ne s'y arrête pas. Lacan dit « é-dupation » pour indiquer qu'il s'agit de produire des dupes du discours. Qu'elle use des mots et des images nous conduirait à concevoir trois corps, correspondant aux trois consistances de l'imaginaire, du symbolique et du réel, sauf que, par nouage, ces trois ne font qu'un, auquel l'é-dupation entend imposer un ordre par ses mots d'autorité mis en place de commandements. Discours du maître. C'est la différence avec la psychanalyse qui ne joue pas de la norme, mais qui use du même instrument, les mots, pour viser dans l'interprétation la jouissance symptôme du sujet.

Est en jeu dans les deux cas ce que Lacan a nommé au sujet de la littérature et dans la conférence « Joyce le symptôme II ⁴ », la « corpo-rection », la « rection du corps ».

Rien à voir avec la correction, plutôt avec l'orientation de la libido. J'ai mis longtemps à élucider complètement cette notion. Jusqu'à ce que je m'aperçoive que le mot « rection » n'est dans aucun dictionnaire du XVIII^e ni du XIX^e. Le terme est récent, il vient de la linguistique du milieu du XX^e siècle, 1969, et désigne la façon dont un terme de la langue se connecte à d'autres, notamment le verbe à son complément. On y parle donc d'un « rapport de rection ». Tout lacanien dresse l'oreille quand il entend le mot rapport. Difficile de penser que Lacan n'ait pas eu cette définition en tête, lui pour qui la chaîne signifiante de la parole supplée au rapport sexuel qui manque pour assurer le lien des corps, lui qui, plus précisément, a fait du verbe un signifiant « passibête ⁵ ». Le signifiant est bête car il n'a pas de sens, mais le verbe, lui, assure quand même le glissement du sens et de ses équivoques dans le rapport grammatical de rection entre les mots, et sans la rection des mots, pas de rection du corps. Autrement dit, le corps prolétaire du « y a de l'un » ne se noue à d'autres, ne devient corps socialisé, voire désirant d'un partenaire érotique, que par le rapport de rection entre les mots. La chaîne des mots fait celle des corps, fût-elle borroméenne.

Le corps, pas l'organisme mais le corps, se fabrique donc par... la grammaire, la syntaxe, qui elle-même suppose le lexique venu de *lalangue*. Freud, dans une intuition géniale d'avant la linguistique, n'a-t-il pas parlé de la « grammaire de la pulsion », et Lacan, très tôt, de la pulsion comme « trésor des signifiants », avant d'introduire finalement dans *Encore* la notion du « corps parlant » ? Chaque corps parlant qui arrive chez le psychanalyste est déjà traité par le discours du temps *via* l'é-dupation – raison pour laquelle la psychanalyse est une lunette sur l'époque. Il a donc déjà ses mots et sa grammaire. À ceci près qu'il y a mots et mots, ceux du discours qui commande à tous et ceux des inconscients jamais collectifs. Dit autrement, la corpo-rection n'est pas Une mais divisée. Les mots du sujet ne sont pas uniquement ceux de son é-dupation, car l'échec inévitable de celle-ci, bien aperçue par Freud, laisse subsister en chaque parlant l'écart de sa vérité, celle qui s'écrit avec les mots de son inconscient, qui lui aussi parle, mais avec le corps. Aux mots et à la grammaire il faut d'ailleurs ajouter la logique « sans laquelle l'interprétation serait imbécile ⁶ », dit « L'étourdit ». C'est la logique de l'impossible à atteindre par le rapport de rection des mots qui promet certes un partenaire, social et/ou érotique, en grammaire on dit un complément d'objet, mais en aucun cas un « rapport sexuel ».

L'opération analytique

La psychanalyse opère sur la corpo-rection. Celle-ci s'est faite par la parole et se traite dans l'analyse par la parole interprétée. Elle restitue donc à l'analysant ce qui, en lui, a résisté à son é-dupation, à la dé-maternalisation de sa langue et de sa grammaire, et elle donne poids à sa vérité de jouissance en lui livrant un certain savoir sur ce qui l'encombre comme symptôme de *son* inconscient, de l'inconscient qui de sa *lalangue* affecte *son* corps. Cet aperçu pris sur sa corpo-rection propre ne promet ni les lendemains qui chantent, ni l'union réconciliatrice. La psychanalyse ne travaille pas pour les leurres de l'espoir, elle les dénonce plutôt dans un écart de dissidence éthique à l'égard de son époque, mais Freud ne la disait pas moins impossible que l'éducation. Il faut donc faire un bilan de ce qu'elle obtient concernant les symptômes de jouissance, au-delà de tempérer leur incommodité, thérapeutiquement. Freud marquait une butée subjective sur le refus de la castration. Lacan marquait, lui, l'incurable du mur du langage avec ses impossibilités qui valent pour tous et notamment, dans l'analyse, celle de venir à bout de l'inconscient-*lalangue* et de ses effets. C'est une butée sans doute, mais réelle, ce qui ouvre l'espace possible de la variété, *varité* comme il dit, des réponses subjectives à l'endroit du réel propre à l'inconscient ⁷. Ainsi, à re-traiter les corps déjà traités par le discours et par l'inconscient, elle traite aussi les sujets, les sujets qui ont ces corps. En d'autres termes, elle laisse des chances à l'efficace de leur dire – à évaluer au cas par cas.

21 juillet 2019

1. [↑](#) Cf. au départ S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », ainsi que J. Lacan, *Le Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

2. [↑](#) J. Lacan « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 87.

3. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 33.

4. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 570. Conférence donnée à l'Ouverture du 5^e Symposium international James Joyce, 1^{er} juin 1975.

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 27.

6. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 49.

7. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, Paris, Le Seuil, 1975, p. 17.